

# Les saisons bruines

Khodjerane Célia

*To the happy few*

*Ici-bas, quelques écrits d'une jeune dame éperdue des mots, perdue dans le nihil d'une ascension sénile. L'hiver passe, et je trépassai, dit-elle, un regard secret. Le printemps chasse, la maladie des condamnés, que je suis, dit-elle également. Et tant pis, voici mes laments, dit-elle, également.*

---

## Phrases

Les stars ne meurent jamais, comme les rêves  
300 étoiles ont tissé mon ciel hier



24.01.2025

## **Rêve**

J'ai rêvé d'un jour grandiose et d'une belle crique  
J'ai recherché cette chaleur du charbon humain, vingt  
fois. La fusion avec la machine bleue, c'est un désir certain ;  
C'est l'abattement du soi, vers une forme protéique

La suspension du Moi, sur les sentiers mécaniques  
Susurrant des mois électriques  
Pour quelque mot comique,  
C'était en réalité, un duel bien tragique

03.02.2025

**Mon ami**

Sur les sentiers battus de la connaissance

J'apprivoisai ta science.

Consciencieux en tout point,

Tu n'étais point,

De ceux qui trépignaient

D'impétuosité,

Hurlant à la débâcle

Une inconstance,

La mienne ;

Et soutenais

La différence,

La notre –

Supposée

Dans la souffrance,

Des temps arides.

Nos contrées apatrides

Celles d'un sens de l'existence

Partagées,

Fussent une enfance

Adulée

Par nos parents

Étrangers.

À qui l'inquiétant,

Est le temps

De nos amitiés damnées

Par la nécessité

De philosopher

Amitiés, nécessaires !

Foisonnant de feu de vie

La mie,

Mitoyenne en condition

De sens équivoque

Évocatrice d'excellence

De raffinement équivalent

Toi, ami des sciences,

Du théâtre et de la danse,

Créer à tes côtés

N'est point une coïncidence.

Car c'était destiné

Pour nos appétences,

Et il fallait, remuer les régences,

Emmurer les fragrances,

De l'essence dépourvue de sens,

D'une fragile décence

Pour un mal défendu.

Fendues les faïences

Du sommet des dieux

Il fallait trouver

Des Verbes confondus

Pour aliter l'espoir

De voir se croire

Des esprits non échus ;

Une lumière parmi les cieux

Et toi, cher confrère des mots confondus

Il a fondu, le temps des réminiscences

Les saisons bruines

De la souffrance

La neige est empourprée

Devant nos désirs foncés

D'un spleen passé

L'éclat du cœur empli de mots

Fait tendre les mots

Vers la pleine vertu

De se hisser

Parmi les plus haut

14.02.2025

**Toi**

Corps étranger d'une masse informe  
Tu me ressembles en style et forme,  
Je ressens l'esthétique qui t'anime  
Et cela me paraît presque unanime.

En effet, cette nonchalance, sociabilité protéiforme,  
Qui fait que mes yeux ne dorment ;  
Font joie, pour toi et ton élégance !  
Et foi ! pour moi et mon obédience

Je lorgne du regard ces mouvements primitifs  
Et mes mots deviennent un mal informatif :  
Je ne sais t'écrire  
Je ne peux seulement décrire

Et me raconter  
Une belle histoire sans soie en compagnie,  
Sans voie d'être un ami,  
Sans voix pour mon secret

Voix comique ou loi platonique  
La plastique du pâtissier  
artisan de la logique  
Avide dévidée

De sang étouffé :  
Je suis une immondice  
Le pourpre aux joues, qui crissent  
Le bruit d'une échancrée

Les saisons bruines

L'artiste pleure des choses,  
Du rouge et de la poudre rose,  
De la rancoeur et du grain à moudre :  
Son histoire d'un feu de foudre

Devant la peur grise  
D'un visage attendri en crise  
S'adonne l'oracle ;  
A un prétentieux miracle

Prétentieuse existence  
Précieuse vie d'ange  
Précieuse exigence  
Et rude violence

17.02.2025

## **La pluie**

Après les pavés, la nuit s'installe. Les anges s'envolent, et le monde se distingue. Il fait froid, et les gouttes luisent où il est jonché de feuilles, le sol. L'éclairage est titubant, la lumière est presque tamisée. Je ne sais où je me trouve, mais je suis amusée. Les pieds trempés, quelques pas demeurent avant de rentrer. Je me suis réfugiée, sur le pas de ta porte, où le porche permet la satiété de l'eau. C'est-à-dire, que je me suis séchée, là, avec une petite serviette blanche, les cheveux, que le parapluie avait oubliés, transpercé par le vent.

C'était une averse d'été, d'un été frais de Normandie. Et tu étais là, gentil, à te soucier de moi, de ma vie. La vie était passée à des années lumières, et le vide avait passé l'hiver, pour rester au présent, ma plus belle rancœur. Rancoeur, rancune, contre le temps, contre l'espace, contre la maladie de la face, l'esprit et la place du monde qui pèse sur mes épaules. Ce monde, la mondanité, manquait à mon animosité, envers les choses d'art translucides qui jonchaient les rues de la ville historique. Le monde était absent, le monde n'était guère plus présent, cette nuit dominicale, et il ne serait point non plus, les jours qui suivraient. C'était les vacances, les vacances du temps et du soleil. Malgré tout, tu étais là, et qu'il pleuve et qu'il vente, tu serais là, c'est ce que tu avais promis, une nuit froide sans pluie. L'écriture embellit, les maux d'un esprit rabougri.

Espoir sur notre devenir, c'est ce que je voudrais nous proposer.

**Aujourd'hui**

J'ai mal, j'ai mal à mon âme,  
Je suis une étrangère de ces contrées perdues  
Les mots manquent, pour dire à quel point je suis battue  
Battue de tous les combats qui vaillent d'être vécus  
Inaccomplie, vaincue, j'avance sur des cratères et des crevasses  
C'est un trou noir béant que jonche la mélasse  
Et mes parents pleurent, de me voir ainsi, repliée  
Car je suis isolée, pétrie dans un labeur  
Dont seuls les experts ont l'heure  
Le spleen qui est celui de naître et de renaître,  
A l'ombre des jeunes filles en fleur

20.02.2025

### **Attente**

De l'attente, c'est tout ce qu'il reste à mon esprit, pour s'emplir de sens

Attendre, la prochaine bifurcation, le prochain tournant, là où les mots s'effacent, les cœurs s'entrelacent, et avancent, vers une autre direction

Attendre, sans effcience, la substance du bien et du beau, du bon et du vaste, où il est chaste, de rêver

Où l'onirisme cède devant le caractère prosaïque du présent,

Là où l'ami, ne te comprend

Plus loin, par-delà le réel, tu t'insères, et tu pleures la grandeur de la vie, que celle que tu as choisie

Mais qui ne te parle, quémandant le logis, auprès du sien être, la famille

**Encore toi**

La voie du silence dans la constance, en cœur.

La ville pleut,

La ville s'émeut,

Devant les astres qui s'acharnent,

Comme des lustres d'un vieux manoir,

Hanté par mes aïeux ;

Colériques au mieux,

Devant tant peu de vertu,

Sur mon visage charnu,

Me voilà éprise

De simplicités de mise

Et notre continent battu

Par les fers de la nue,

Triste pleure,

Sur nos têtes, nos moeurs

## **Spectral**

La voilure du ciel dans les eaux  
Rembrunies par les maux d'un corps vapoureux  
Éclate et se déchire en sanglots  
Pour mûrir,

À l'éclosion  
Des prairies fleuries  
Perles de cœur et amies  
Du poète charmeur de la nuit,  
Au crépuscule brûlant  
Croulant comme un enfant  
Devant la veilleuse lumière  
Des étoiles certaines et milliardaires  
À l'ombre de ces nuages trépidants  
Le poète marchant  
S'en va vers les sols murs  
Qui n'offrent pas un mur  
Mais un récif de couleur vigne  
Et la pâleur indigne  
Des échos des cygnes  
Qui chassent les bordures  
Du Rhône massif ;

Il s'engage sur ces mots  
Et clôt le chapitre du verbe noir  
Celui de l'espoir,  
Car il ne demeure guère  
Qu'un voyageur

Au trépas, au glas  
Et au gala,  
des étoiles filantes

**Affaire de temps**

Courir, vers la voûte céleste,  
Sur un parterre de fleurs terrestres,  
C'est un engouement certain,  
Pour qui brûle l'étain  
D'un quotidien citadin,

Idéaliser les terres arides  
Du passé et des forêts  
Du ciel et de ses apprêts  
À la campagne

Est une énième manifestation  
D'un esprit sans prétention ;

Le gaillard, qui juxtapose  
Un mitoyen fragile  
Expose,  
Une toute autre alcôve,  
Comme séance,  
De ce qu'il se doit  
Ce qu'il devrait  
Et ce qui n'est, n'a jamais été  
Et ne sera : existence condamnée

Damnation, sur l'été,  
Et quémande l'automne à l'hiver,  
Les rives lascives de l'hérésie,  
Le rêve d'ailleurs enfoui  
Pour la petite tête infantile  
Qui vogue sur les hautes herbes,  
Du champ naturel des arbres  
À l'instinct primaire des algues  
Et celui de l'air marin,

Qui pousse le rêve jusqu'au réel  
Sans jamais l'esquisser  
Qu'à travers un sourire béat ;

Une attitude vile et renfrognée,  
Supplante un manteau noir,  
Enneigé par le sens,  
D'un devoir affairé,  
D'avoir à faire,  
Tout autre chose que se coucher,  
Devant des bleuets rose,  
Aux notes lavandes  
Au soir qui scande son heure ;

C'est la tristitude ; pathologique,  
Qui crisse au pendant des hommes, flambants  
Pour qui le feu est devenu grand,  
Le devenir des amants tus

**Autrice**

Sans compagnie

Que l'ombre et sa lumière,

Béatitude similaire,

Noirceur du funiculaire

Menant au cœur,

D'une société secrète

**Interlude**

Sur les pas de la mort  
L'esprit me guette  
Et j'aspire aux mirettes  
D'éclater